



Hannibal, une leçon d'histoire

CHRONIQUE À Gennevilliers, Bernard Sobel révèle la pièce de Christian Dietrich Grabbe dédiée au général carthaginois.



LE THÉÂTRE
Armelle Hélot
armelle@lefigaro.fr

Il est des lumières que seul le hasard de l'actualité nous offre. Le 23 octobre sortira en France *Heimat*, d'Edgar Reitz. Le cinéaste allemand signe un film admirable (voir nos éditions du 30 août) qui se situe en 1842-1843 dans une région qui, pour ses paysages, ressemble à la Rhénanie. Un moment, des étudiants, embarqués sur un radeau illuminé qui descend le fleuve à la tombée de la nuit, crient, en français : « Vive la Révolution ! » On pense à Büchner, mort à 23 ans en 1837, on pense à Grabbe, mort à 35 ans en 1836... C'est cette Allemagne qu'ils ont connue, ce temps qu'ils ont traversé.

Autant Georg Büchner est souvent monté en France, autant Grabbe est rare. C'est au Théâtre de Gennevilliers que l'on avait découvert, en 1996, *Napoléon et les Cent-Jours*. Une œuvre de 1831, taillée dans le vif d'événements proches qui enflammèrent l'Europe et que, adolescent, il eut à connaître.

En choisissant Hannibal, Grabbe s'intéresse à la réalité de son temps. Rien dans sa démarche n'est évitement, et s'il fait du général carthaginois une haute figure héroïque, il ne craint pas les ellipses, les raccourcis. La pièce, créée en 1834, n'est pas « historique ». D'un geste dramaturgiquement très puissant, il dévoile le fatal dénouement d'entrée de jeu.

C'est la lucidité d'Hannibal qui saisit le public, séduit par un spectacle qui re-

vendique une beauté éclatante. Un escalier monumental sur lequel viennent se poser, transitant depuis les cintres, des éléments colorés reproduisant des monuments, reprenant les thèmes de tableaux de maîtres italiens. Une scénographie superbe signée du peintre Lucio Fantì. Et les costumes de Mina Ly soutiennent l'attention du spectateur, très sollicité par un texte copieux et une pièce qui n'a pas la rigueur heureuse et fascinante de celles d'un Shakespeare, que Grabbe admirait tant.

Méditation politique

On ne décroche pas. L'épopée nous conduit de Carthage à l'Asie mineure, en passant par l'Italie et l'Espagne. On est passionné parce que l'interprétation se déploie dans la lumière d'une intelligence profonde du sens. Dans le rôle-titre, Jacques Bonnaffé impose la calme autorité du personnage, ses doutes, son goût de l'action, son génie de stratège, son courage. Il affronte. Une quinzaine de comédiens entoure Hannibal. On ne peut citer chacun, mais Pierre-Alain Chapuis, Claude Guyonnet, Jean-Claude Jay sont remarquables.

Traduite et adaptée par Bernard Pautrat, la pièce parle haut. Sans tentation psychologisante, Christian Dietrich Grabbe nous plonge dans une méditation politique, poétique, métaphysique sur le sens de l'engagement dans un monde dont on sait qu'il est voué à disparition. Rien n'affaiblit la détermination d'Hannibal dans l'action, pourtant il sait qu'il échouera et a décidé de son suicide.

L'auteur de *Don Juan et Faust* (1829) refuse d'un même mouvement espoir et



Jacques Bonnaffé dans le rôle-titre d'*Hannibal* au Théâtre de Gennevilliers.

CRISTOFORO RAYNAJDO DE LAGE/AVI-KISPECTACLE

désespoir. Il se tient sur une ligne de crête et ne vacille pas, comme Hannibal franchissant les Alpes en 218 avant Jésus-Christ.

Pourquoi le jeune héros d'*Heimat* se glisse-t-il ici, comme s'il détenait le secret de la souffrance de Grabbe ? Jakob Simon, le jeune paysan qui va à l'école et dévore les récits de voyage jusqu'à apprendre les langues indiennes et ré-

ver d'exil au Brésil, est le petit frère de Büchner et de Grabbe. Un jour, Alexander von Humboldt lui rend visite, apparition miraculeuse... Lui, Jakob, n'entreprendra jamais aucun voyage autre qu'intellectuel. L'Hannibal de Grabbe est un peu comme cela... ■

TG2, Gennevilliers (92), jusqu'au 4 octobre.
Durée : 2h40, sans entracte.
Tel. : 01 41 32 26 26.